

Ésope à la cour

Edme Boursault

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Épître

MADAME
DE
VILLEQUIERE.

Voici les derniers hommages d'un Auteur que vous avez honoré de votre estime pendant sa vie, & de vos regrets à sa mort : & je ne sçaurois rien faire de plus glorieux pour sa mémoire, que de remplir ses souhaits en executant le dessein qu'il avoit formé, de mettre sous l'honneur de votre protection, MADAME, celui de tous ses Ouvrages qu'il en eût cru le moins indigne, s'il avoit eu le temps d'y donner toute sa perfection. C'est donc Esope qui cherche à paroître sous un aussi beau Nom que le vôtre, pour faire, s'il est possible, un peu oublier sa laideur. A qui pouvoit-il mieux consacrer ses maximes de vertu qu'à une Femme si vertueuse ? Quelle plus juste preuve de toute sa morale que toute votre conduite ? Et qui peut mieux enfin autoriser ses Fables à la Cour, que vous, MADAME, qui en êtes & l'ornement & l'exemple ? Ne m'allez-vous point déjà imposer silence, Vous, MADAME, qui n'avez à la fin accepté qu'à de si rigoureuses loix l'hommage que feu Monsieur Boursault avoit pris la liberté de vous destiner ? Je vous avoue que je ne pus alors m'empêcher de murmurer un peu de cette modestie que j'avois admirée tant de fois ; & que je vous trouvai bien injuste, d'être si ennemie des louanges & de les mériter si bien. Sans vous, MADAME, sans vos défenses, que n'aurois-je pas dit de ce Mérite encore superieur à votre Rang ; de cette grandeur d'Ame qui vous élève si fort au-

dessus de votre Sexe ; de cette Beauté si éclatante, & en même temps si modeste, qui ne veut inspirer que du respect ; de cette Majesté répandue sur toute votre Personne, sur toutes vos actions ; de cette douceur prévenante ; de cette aimable égalité qui vous gagne tous les cœurs ; de cette bonté naturelle qui laisse un si libre accès à tous ceux qui y ont recours ; de cette pénétration d'esprit ; de cette élévation de sentimens ; de ce discernement si juste ; de cette solidité si rare... Mais pourquoi faut-il retenir mon zéle ? Est-ce ma faute, MADAME, s'il me trahit malgré moi ? Est-il si facile de ne pas s'oublier auprès de vous ? Et en faveur de tant de respect, ne me passerez-vous point un peu de désobeïssance ? Que vous ai-je dit au prix de tout ce que j'aurois à vous dire, au prix de tout ce que je ressens ? L'effort que je me fais pour me taire est encore assez grand pour mériter que vous m'en teniez un peu compte, & que vous daigniez accepter les témoignages respectueux & sincéres de la profonde vénération avec laquelle je suis,

VOTRE TRÈS-HUMBLE & TRÈS-
OBÉISSANTE SERVANTE,
M. MILLEY BOURSAULT.

Avis au Lecteur

On n'a pas donné cet Ouvrage au Public comme une Piéce fort exacte dans toutes les régles du Théâtre, mais comme d'excellens traits de morale, & de parfaitement beaux Vers qu'avoit composés feu Monsieur Boursault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu & toute la liaison qui y étoient nécessaires. La

mort l'a empêché d'y mettre la derniere main : & c'est ce qui y a laissé quantité d'endroits, ausquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On sçait assez quel étoit son heureux génie & sa facilité à mettre ses Ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire : & cela suffit pour le justifier, & pour faire passer les bons esprits sur tout ce qui a arrêté les esprits critiques & difficiles. On ne dit rien ici de plus ni sur l'Ouvrage, ni sur l'Auteur, dont le Public connoît tout le mérite ; on avertit seulement que la troisiéme Scene du troisiéme Acte n'est imprimée avec des guillemets, que parce qu'on ne la jouë pas sur le Théâtre ; n'y étant pas tout-à-fait convenable. Il faut pourtant avouer que cette Scene est très-bonne en soi : & que le motif sur lequel Esope presse son Athée de croire, s'il n'est pas bien convainquant, est du moins très-raisonnable. Il ne s'agissoit pas ici de convaincre un Philosophe sur l'existence des Dieux ; mais de combattre dans un Courtisan un défaut commun à la Cour, de n'y pas croire grand'-chose : Or il est constant que la plûpart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais seulement par libertinage, & parce qu'ils veulent douter, & qu'ils n'envisagent la mort que comme fort éloignée. L'experience fait assez voir que rien au monde n'est plus foible dans le péril & à la vûë d'une mort prochaine, que la plûpart de ces Esprits forts : C'en est assez pour autoriser Esope à leur faire des reproches, de ce qu'ils ne veulent pas croire dans leur vie ces mêmes Dieux qu'ils invoquent à la mort.

Prologue

UN PETIT GÉNIE.

Que direz-vous, Messieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un marmot sur la Scene ?
Est-il à présumer que je vaille la peine
D'amuser tant d'honnêtes gens ?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre ;
C'est un bien qui m'est interdit :
L'Auteur pour son génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je sois si petit ?
Je laisse aux grands esprits à choisir dans l'Histoire
Des événemens de grand poids.
C'est un si vaste champ que le champ de la Gloire,
Qu'on y peut arriver par differens endroits.
Les Grecs & les Romains ont épuisé les veilles

Des Racines & des Corneilles :
Moliére a critiqué les habits & les mœurs ;
Et je souhaiterois, avec l'aide d'Esope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.
« Quel petit génie est-ce là ? »
Diront ceux qui sont las des Fables :
« Pour qui nous croit-il prendre en debitant cela, »
Pour qui ? Pour des gens raisonnables ;
Pour des gens de bon goût, qui loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conseils
À nous porter au bien servent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.
Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va représenter :

L’intention de la Satyre
Est d’instruire et non de flater.
Quoique depuis Esope, il plaise aux Destinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années,
(Ou la chronologie a tort)

Tous les Hommes étant des Hommes,
Ceux des siécles passés et du temps où nous sommes
Ont toujours eu quelque rapport.
Si quelqu’un par hazard d’un mauvais caractére
S’y trouve si bien peint qu’il soit presque parlant ;
Il ne tient qu’à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.
Je ne vous dis rien de l’ouvrage ;
S’il mérite votre suffrage,
Sans vous le demander il est sûr de l’avoir.
Mon but, en le faisant, fut l’honneur de vous plaire :
C’est le plus digne salaire
Que j’en puisse recevoir.

Fin du Prologue.

Acte I

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

Non, je ne puis garder plus long-temps le silence :
Ma haine pour Esope a trop de violence.

Crésus infatué d'un objet si hideux,

Le voyant de retour nous néglige tous deux.
Notre zéle est suspect, quelque pur qu'il puisse être :
De l'esprit de ce Prince il s'est rendu le maître :
Pour l'obseder lui seul il l'éloigne de nous :
Et prêt à l'abîmer vous hésitez.

TRASIBULE.

Et prêt à l'abîmer vous hésitez.Moi ?

TIRRENE.

Et prêt à l'abîmer vous hésitez.Moi ? Vous.
Quel sujet vous oblige à différer sa perte ?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidéle témoin,
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

Qu'attendez-vous ? J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ébloui d'un Trésor, qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin & le soir.
Ne le détournons point de sa premiere route ;
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour.

Et son Trésor grossi grossira la tempête
Qui demain au plus tard, doit écraser sa tête.

Soyez dans votre haine aussi ferme que moi.
Et croyez…

TIRRENE.

Et croyez…Parlez bas : il vient avec le Roy.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE, IPHIS, SUITE.

CRESUS, à Tirrene & à Trasibule.

Trouvez-vous au Conseil à l'heure accoutumée.
Allez. Demeure Esope. Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh ! Seigneur, se peut-il qu'après tant de bontez ?

CRESUS.

Mon ordre est une Loi : c'est moi qui vous l'annonce :
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zéle…

CRESUS.

Si mon zéle…Je hais les discours superflus.
Iphis, sortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

Pour toi, mon cher Esope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens,
Qui ne fassent des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour,
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes ;
Tous les hommes en ont, & les Rois sont des hommes.
Le Ciel qui les choisit les éléve assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma Cour, commence par moi-même :

Régle ce que je dois suivant ce que je puis ;
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie :
C'est à vous que mon zéle a consacré ma vie :
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un Monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser fasse ce que vous faites :
Qu'au gré de la justice il règle son pouvoir ;
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais si vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire ?
Ce n'est point pour les Rois qu'est la sincérité.
Tout se farde à la Cour jusqu'à la vérité.

L’encens fait un plaisir dont l’ame extasiée
Jamais jusqu’à ce jour ne s’est rassasiée ;
Et l’on étale aux Rois d’un plus tranquille front
Les vertus qu’ils n’ont pas que les défauts qu’ils ont.

CRESUS.

Et c’est, mon cher Esope, à quoi, s’il est possible,

Tu me dois empêcher d’avoir le cœur sensible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu’il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné ?
Les Rois qui sur ma tête ont transmis la Couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu’on me donne ;
Et ceux, après ma mort, qui me succederont
Les auront à leur tour pendant qu’ils régneront.
Par-là je m’aperçois, ou du moins je soupçonne
Qu’on encense la place autant que la personne ;
Qu’on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi ;
Et que le Trône enfin l’emporte sur le Roy.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
Ne souffre dans ma Cour nul flatteur qui l’infecte.
L’équité qui par-tout semble emprunter ta voix,
Est ce qu’on s’étudie à déguiser aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître ;
Je t’en prie, en ami ; je te l’ordonne, en Maître.
Je suis jeune, & peut-être assez loin du tombeau ;
Mais que sert un long régne, à moins qu’il ne soit beau ?

De ton zéle pour moi donne-moi tant de marques,
Que je ressemble un jour à ces fameux Monarques
Qui pour veiller, défendre, & régir leurs Etats,

En sont également l'œil, l'esprit & le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

ESOPE.

Les Rois presque toujours y vont par la victoire :
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh ! quel Prince a-t-on vû plus couvert de lauriers !
Après avoir deux fois vû Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voisins, & fait trembler Athénes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquerant, un Roy peut être Auguste.
Pour aller à la gloire, il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faites de toutes parts
Dispenser la Justice & fleurir les beaux Arts ;
Proteger votre Peuple autant qu'il vous révére,
C'est en être, Seigneur, le véritable Pere ;

Et Pere de son Peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquerant.
Je vous parle, Seigneur, en serviteur fidéle.

CRESUS.

Eh ! qui sçait mieux que moi la grandeur de ton zéle ?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudens :
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans.
Examine ma Cour, & n'y souffre aucun vice :
Bannis-en les abus : chasses-en l'injustice :
Ta bonté pour le Peuple a pris des soins si grands...

ESOPE.

Que le Peuple & la Cour, Seigneur, sont différens !
Quoiqu'on nomme le Peuple un monstre à plusieurs têtes,
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une Loi.
La Cour, en apparence, a bien plus de justesse :
C'est le séjour de l'art & de la politesse :
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer ;
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer :
Tout rares qu'ils y sont, les amis s'embarrassent :

Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embrassent :
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
Mille vont à leur but par un autre chemin :
L'un qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite :
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sçait que vos yeux en seront les témoins :
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire :
Cet autre en plaisantant devient sexagenaire :
Et l'on arrive ainsi presqu'en toutes les Cours,
D'un pas imperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être :
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu sans qu'ils sçachent pourquoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidéle tableau que tu me viens de faire :

Mais un trait important que tes soins ont omis,
Un Roy ne sçait jamais s'il a de vrais amis.

De tant de Courtisans, qui toujours sur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis distinguer au rang où je me voi
Ceux qui m'aiment pour eux ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour sçavoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans Diadême :
Et dans mon premier rang être ensuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que sçai-je qui me flatte ou qui me rend justice ?
Je ne dis pas un mot, que chacun n'applaudisse :
Et si l'on prevoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zéle avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois
Que lorsque de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE & la Panthére.

FABLE.

Par cent fameux exploits un Lion renommé,
Ayant sçû d'un vieux Cerf, qu'il connoissait fidéle,
Que souvent tels & tels dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zéle,
En voulut par lui-même être mieux informé.

Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthére,
Apres à la curée, & qui sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guère.
« Mes Amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'Histoire. »
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreur
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice,
Dont lui-même avoit de l'horreur,
« Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
» Et sur-tout que ma gloire aille avant toute chose,

» Je n'ai rien de plus important. »
« Ce que vous proposez est juste & nécessaire, »
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire ;
« Et rien ne le fut jamais tant. »
« Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
» Reprit doucement le Lion ;
» Et si je vous suis cher, ayez soin de mon nom :
» Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune,
» Que de voir croître leur renom. »
« Seigneur, répond encor la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayez,
» Pour rendre une chose équitable
» Il suffit que vous la vouliez. »
« Dangereux Conseillers, Adulateurs infames, »
Dit le Lion terrible en élevant sa voix ;
« Je trouve de si basses ames

» Indignes d'approcher des Rois.
» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des foibles Agneaux & du Chevreuil timide
» Etes si justement l'effroi :
» C'est votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du Roy. »
D'un exil éternel ayant puni l'audace

De leurs conseils pernicieux,
Il menaça de la même disgrace
Les Animaux qui briguérent leur place,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire,
Que sur trois Léopards il eut le même jour ;
À l'éclat de sa vie ajoûta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de Cour.

Pour expliquer l'Enigme & dévoiler l'Emblême,
Croyez-vous qu'un Monarque aussi grand que vous même,
Ne fît pas une belle & louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du Lion ?
De ce trait d'équité plus que d'une Victoire
Vos sujets dans leur cœur garderoient la memoire ;
Et ceux qui sont admis dans le Conseil des Rois
En donnant leur avis y penseroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchise.
C'est une liberté que vous m'avez permise.
Je ne sçai ce que c'est que de rien déguiser.

CRESUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zéle,
Et par tant de raisons sûr que tu m'es fidéle,
Je confie à ta foi comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire, & ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

Amoi, Seigneur ?

CRESUS.

Amoi, Seigneur ? Sur qui puis-je jetter les yeux
Qui me soit plus fidéle, & qui me serve mieux ?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi qui fuis le bien & qui hais les dépenses ?
En quelle occasion les peux-tu dissiper ?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper ?
Pour contenter ton goût de diverses manieres
Te voit-on dépeupler les Airs & les Rivieres ?
E, pour éterniser tes desseins fastueux
Encherir sur ton Maître en Palais somptueux ?
Loin qu'un zéle si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,

Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix ;
A ta fidelité tout entier je me livre.
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre ;
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers

D’où viennent ses froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe ; & qui soupçonne doute :
Elle prend tes avis, te consulte, t’écoute ;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t’est cher, tâche de le sçavoir.

ARSINOE, ESOPE, LAIS.

ARSINOE.

Quoi ! le Seigneur Esope en croit donc être quitte,
Pour m’avoir en passant daigné rendre visite ;
Et son zéle se borne à me voir une fois
Après s’être éclipsé pendant cinq ou six mois !

Quoique pour lui parler tout le monde l’assiége,
Mon Sexe & ma naissance ont quelque privilege.
Quand j’estime quelqu’un, je le vois plus souvent.

ESOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd’hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois, n’est-il pas votre don ?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon ?
Ne puis-je à votre gloire être d’aucun usage ?

ARSINOE.

Àquoi m’étiez-vous bon avant votre voyage ?
J’écoutais vos avis, estimés de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en suiviez aucun.

LAIS.

Il a raison, Madame ; & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un Ami plus sincére.
Il ne donne jamais que d'utiles avis ;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOE.

Il me prenoit peut-être en de méchantes heures ;
Ou mes raisons, Laïs, me sembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne sçai ; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre, au lieu qu'ils n'y sont pas ;
Vous seriez mariée, & contente.

ARSINOE.

Vous seriez mariée, & contente.Peut-être.
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être ?

LAIS.

Oui, sans doute, & choisir dans le rang le plus haut ;
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeunesse est, Madame, une saison bien chere ;
Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guére.
Quelque beau petit Prince, au Trône destiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né ;

Et c'est pour un Etat un bien si nécessaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à faire.

ARSINOE.

Ces plausibles raisons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime & qui me plaise,
Que le trône d'Argos & que celui d'Ephese.

Sans en sçavoir la cause un mouvement secret
Me fait de ma Patrie éloigner à regret.
Il me semble qu'ailleurs je serois transplantée.

ESOPE.

Vous, Madame ? Par-tout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir :
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie ;
Et de tous vos pareils le Trône est la Patrie.
Vous seriez Etrangére en un degré plus bas.

LAIS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas :
Pour monter sur un Trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste. Crésus est d'un si haut mérite...

ARSINOE.

Laïs !

LAIS.

Laïs ! Seroit-ce un mal qu'un si grand Roy vous plût ?
C'est un Prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire ;
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le Roy d'Argos est laid : Celui d'Ephèse est vieux ;

Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune & beau, vous êtes jeune & belle :
Et vous seriez un couple à servir de modéle.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOE.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

LAIS.

Quand je puis obliger ma joye est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'appas,
Cet hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous & lui qui vous vaille ?

ESOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille ;
Madame, obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hazarder :
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois Rois !
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.

L'ordinaire destin des Beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles :

Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HERON ET LES POISSONS.

FABLE.

Il me semble avoir lû dans beaucoup de Volumes
Que lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même pris.
Un Héron glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les Rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la Perche & la Truite
Aucun autre mets qui lui plût ;
Brochet, Carpe, Tanche, & la suite,
Étoient pour son gosier des Poissons de rebut.
Un jour d'Eté dès les quatre heures
Que le poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis Brochets, les Carpes les meilleures,
À sa discrétion se livroient presque tous ;
Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche :
N'ayant pas si matin l'appétit bien ouvert,
Et ne voyant Truite ni Perche,

Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent ; huit ; & son appétit s'ouvre ;
Alors dans la Riviere il fait divers plongeons :
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une Ecrevisse & deux Goujons.
Pour un Oiseau si vain, une si mince proye,

Loin de le contenter redoubla son dédain.
Cependant le temps passe, & durant qu'il tournoye,
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit ? Le Héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau Poisson,
Sur le Midi fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne nous expose rien qui tous les jours n'arrive :
Des amants les mieux faits & les plus vertueux,
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux :
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des Amans un si long examen,
Il faut aller au but, & le but est l'Hymen.

L'âge que vous avez est le temps où l'on charme :
Pensez-y.

ARSINOE.

Pensez-y.Franchement, votre Héron m'allarme :
Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au sort du Limaçon.
Plus j'entens vos raisons, plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je suivrai vos avis.

LAIS.

Je suivrai vos avis.Le plutôt vaut le mieux.
Une plante stérile est maudite des Dieux.

Qu'est-ce qu'une Princesse & vertueuse & belle
Peut faire de meilleur qu'une Fille comme elle,
Qui suive son exemple & qui puisse à son tour,
Pour un futur Monarque en mettre une autre au jour ?
On ne peut du beau temps faire un trop bon usage.

ARSINOE.

Je ne l'écoute pas : Elle est folle.

ESOPE.

Je ne l'écoute pas : Elle est folle.Elle est sage :
Et raisonne si bien sur ce que nous disons,

Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive,
C'est offenser les Dieux de demeurer oisive.
Et chacun dans l'Automne a des remords cuisans
D'avoir en bagatelle employé le Printems.
Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop sincere.

ARSINOE.

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire ?
Plût au Ciel qu'à la Cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fût ainsi que le monde y parlât !
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites,
(Vertu sublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laisse le soin de choisir mon Epoux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.

Après cette assurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre Fable en faisant un tel choix.

ESOPE.

Oui, Madame ; & de plus à ce que je vous dois.

LAÏS à Esope

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle,

Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.
En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ESOPE.

Vous n'obligeriez pas une ingrate.Fort bien.

ESOPE, PLEXIPE

PLEXIPE.

Ah, Monsieur, que de joye après six mois d'absence,
Dans les murs de Sardis cause votre présence !
Chacun faisant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aspiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus adorateur sincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révére,
Pour vous en assurer, j'ai saisi ce moment.

ESOPE.

Je suis bien redevable à votre empressement.
A quoi dans vos desseins puis-je vous être utile ?

PLEXIPE.

Que l'on est médisant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ESOPE.

Comment ? à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous assuré qu'aucun ne nous entende ?

ESOPE.

Que de précaution votre secret demande !
Le bonheur de Crésus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un…

PLEXIPE.

Quelqu'un…En votre absence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De moi ? De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal sans médire,
Je vous l'apprends.

PLEXIPE.

Je vous l'apprends.Des gens que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens.
Et, comme apparemment aucun ne les soupçonne,
Ce sont…

ESOPE.

Ce sont…Gardez-vous bien de me nommer personne.
Peut-être foible & prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point sçavoir qui sont ceux qui médisent ;
Mais je veux, si je puis, que leurs plaintes m'instruisent ;
Qu'ils me rendent service en croyant m'outrager,
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites-moi sur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des discours, & sans ordre, & sans suite…
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux…
Je sçai confusément qu'on médisoit de vous.
Je ne sçai rien de plus dont je vous puisse instruire.

ESOPE.

Si vous ne sçavez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du soupçon ?
Croyez-vous ne manquer que de memoire ?

PLEXIPE.

Croyez-vous ne manquer que de memoire ? Eh ! non.
Je suis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Ce qui me peut manquer.Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE
DE MAUVAIS DÉBIT.

FABLE.

Apollon & Mercure étant brouillés là-haut,
Ne sçavoient ici-bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, & c'est un grand défaut :
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.
« Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle ? »
Faire des tours de main aussi prompts que subtils,
Est un Art où Mercure excelle :
Mais il craignoit les alguazils,
Et s'il se rencontroit sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils

De la Justice criminelle.
L'ingenieuse pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable Commerce :
Mais comment ? Ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire ;
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la memoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau,
Pour attirer du Peuple & de la Chalandise,

Chacun dans un écriteau
Etala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la Foire il attire la foule :
Le monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le marchand de mémoire en fournit la Contrée ;
Mais le marchand d'esprit à peine fut-il vû ;
Il vendoit une Denrée
Dont le plus Idiot croit être assez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle :
« Messieurs, dit-il, Messieurs, tournez ici vos pas ;

» De quoi la mémoire sert-elle,
» Quand l'esprit, par malheur, ne l'accompagne pas ? »
Il eut beau faire & beau dire,
Beau se plaindre & fulminer,
Apollon avec sa Lyre,
S'en alla sans étrener.
Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa marchandise il n'eut point de débit ;
On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire,
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.

Si l'on tenoit encore une pareille Foire,
Vous iriez à grands pas vous fournir de mémoire :
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrît,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'esprit.
Est-ce en avoir une once & le mettre en usage
Que de faire à la Cour un si bas Personnage ?
Ceux dont vous observez les discours & les pas,

Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas :
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide ;

Si ce sont vos Amis, c'est leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui,
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincere que vous je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zéle une autre récompense.

ESOPE.

Quand j'aurois un Trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire & l'oublieriez demain.
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

Dans votre appartement Rhodope va se rendre.
Elle m'envoye ici vous le faire sçavoir.

ÉSOPE à Pléxipe.

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les Médisans tout ce qu'ils pourront faire :

Je sçai par quel moyen on les force à se taire ;
Et pour me venger d'eux je vais vivre si bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.

Acte II

ESOPE, RHODOPE.

ESOPE.

Vous me suivez en vain. Souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le Conseil s'assemble.
Et je ne prétens pas qu'on nous y trouve ensemble.
J'ai mes raisons.

RHODOPE.

J'ai mes raisons.Et moi, j'ai les miennes aussi

Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roy dans un moment vient ici.

RHODOPE.

Le Roy dans un moment vient ici.Qu'il y vienne ;
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas.
Tout difforme & hideux que vous paroisse Esope,
Ne vous en flattez pas, infidelle Rhodope,

Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu :
Je vous abuserois, si je vous l'avois tû :
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sçai point de terme à pouvoir l'exprimer.

RHODOPE.

Vous me haïssez trop, pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non ; Vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RHODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce ;
Pensez-y bien, de grace, avant d'en venir là ;
Et si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée :
Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
J'en jure...

ESOPE.

J'en jure...Épargnez-vous des serments superflus :
Vous étiez vertueuse, & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence ;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu sont tous défigurés.

RHODOPE.

Si c'est là mon portrait, & que je lui ressemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai sçû vous le dire,
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire ;
Et par-tout où je vais les Filles que je voi,
A peu près de même âge ont même goût que moi.

C'est de vous que je tiens qu'une Fille avisée
Doit avoir un air libre, une maniere aisée ;
Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
Lors qu'avec bienséance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous ? Je suis votre doctrine.
Veut-on rire ? Je ris. Badiner ? Je badine.
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah ! Rhodope, Rhodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui sans tendresse auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite :
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris ;
Qu'un air libre, enjoué, siéroit bien à votre âge ;
Mais, Rhodope, un air libre est-ce un libertinage ?

Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits ?
Si d'un remords au moins vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette Fable :
Et voyez à quel point on doit être confus,
D'avoir eu de l'honneur & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ASNE.

FABLE.

L'Asne d'un jardinier fleuriste,
Ayant pour le Marché des Paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs
Une foule de Gens le suivoit à la piste :
Mais il trouve au retour un contraire destin ;
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre ;
Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
« ne t'en étonne pas, lui dit le jardinier ;
» Ces effets différents ont différentes causes :
» Ce matin tu portais des roses,
» Ce soir tu portes du fumier.

» Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur. »
Tant on devient effroyable,
Quand on perd sa bonne odeur !

Vous reconnoissez-vous, Rhodope, en cette Fable ?

RHODOPE.

Non. L'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'Asne du matin ;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses
D'une aussi bonne odeur que les Paniers de Roses ;
Mais on ne m'a point vûe, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse, & coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce & la vertu chagrine :
Je vous l'ai déjà dit, je ris, chante, badine ;
Et croyant ma conduite exempte de remors
Je ne prends aucun soin de sauver le dehors.
Il est vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames,
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,

Faciles à remplir les desirs d'un Amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment ;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces Femmes de bien qui le sont à huis-clos :
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence ;
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

ESOPE.

Que vous avez, traîtresse & d'esprit & d'appas !
Quand le Ciel vous forma sur un si beau modéle :
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle !
Il vous a dénié le plus grand bien de tous :
Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompé-je ? Etes-vous fidelle à votre gloire ?

Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire :
Vous aurez peu de peine à me persuader ;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider ;
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RHODOPE.

Parlez.Méritez-vous que je vous désabuse ?
Combien d'injures…

ESOPE.

Combien d'injures…Trop pour d'innocens appas ;
Trop peu, si j'ai raison & qu'ils ne le soient pas.
Mais, adieu, le Roy vient. Retirez-vous de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est temps encor, faites que votre Epoux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'Hymen vous demande.

CRESUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRESUS.

Asseyez-vous.

ESOPE.

Asseyez-vous.Seigneur, je ne suis pas d'un Sang…

CRESUS.

Ton mérite y supplée, & vaut le plus haut rang.
Assis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes sujets de leur Roy souhaitent l'Hymenée ;
Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un Fils s'estimeroient heureux.
Cotis, Pere d'Argie, épuisé par les guerres,
Qui fatiguent son Peuple & désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa Fille, & demander la Paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à sa Fille :
Mais en vain à mes yeux cette Couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,

Atrouvé le secret de s'attirer mes vœux :
En s'assujettissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'un coup d'œil assujetti moi-même.
Le Trône de Phrygie à mon Trône étant joint,
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point ;
Pour balancer mon choix cette raison est forte :
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte ;
Et j'attens de vos soins une décision
En faveur de l'Amour ou de l'Ambition.
Parlez-moi librement, & qu'un pur zéle éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere est un peu délicate.
Vous aimez. Il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix & flater votre amour.
Une si vertueuse & si belle Princesse
D'un Monarque si grand mérite la tendresse :
Mais les raisons d'Etat qui par d'austeres loix

Sont toujours les raisons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur sincere,
Qu'à l'Hymen d'un grand Roy l'Amour n'assiste guère ;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa Grandeur ;
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.

Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchans qu'ils émeuvent, désarment ;
Mais des yeux si charmans & des attraits si doux,
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'Hymen ralentissent les flammes :
Et la vertu des Grands n'est pas d'aimer leurs Femmes.
Quelque appas que pour vous ait un Amour naissant,
Seigneur, une Couronne en est un plus puissant :
En devenant l'Epoux de la Princesse Argie,
A de vastes États vous joignez la Phrygie :
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler.

TRASIBULE.

J'ose ajoûter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene,
Que c'est de vos Sujets rendre l'attente vaine ;
Et que las de la Guerre & des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la Paix.
Quoique par vos exploits on ait vû la Phrygie

Du sang de ses enfants assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux & les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespere ;
Tel embrasse son Fils, qui regrette son Frere ;

Et la Guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de Lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'élève le Ciel aux Dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne le sont pas d'eux-mêmes ;
Et lorsque de l'Hymen ils subissent les Loix,
C'est à la Politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,
La Phrygie & la Paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainsi :
Voilà mon sentiment.

CRESUS, à ESOPE.

Voilà mon sentiment.Et le tien ?

ESOPE.

Voilà mon sentiment.Et le tien ? Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un Hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

Un jeune Coq des mieux huppés,
En rôdant par son voisinage,
D'une jeune Poulette, aussi belle que sage,
Eut les yeux & le cœur également frapés.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle :
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessez ;
Et tous deux pénétrés de la même tendresse,

Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse ;
Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs sévéres Parens autrement en ordonnent.
Le Pere du Coq le contraint
A quitter sa chère Poulette :
En vain de sa rigueur il gémit & se plaint,

Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
D'abord, il va percher sur le toît le plus haut
De la plus déserte Cabane,
Mais faute d'aliment il lui fallut bientôt
Epouser, en pestant, une Poule Faisanne ;
Ces Epoux dès le premier jour
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traitérent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux était un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
Sa Faisanne eût juré que c'étoient des murmures :
Quand la Faisanne l'appelloit,
Il croyoit ouïr des injures.
En un mot leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'Amour ait soin d'unir ce que l'Hymen assemble :
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos desirs, Seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le Roy le plus heureux du monde ?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
Les differentes mœurs, le different langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage ;
Et sur celui des Rois c'est faire un attentat,
Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le Peuple & le Roy de Phrygie,
Accordez-lui la Paix sans épouser Argie.
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis :
Vos Etats seroient joints, & vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite,
Que le bonheur du Coq s'il eût eu sa Poulette :
Sans cesse de l'Hymen il se seroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé ;
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRESUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible !
Pressé par tes raisons je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le Trône où je me sieds ;

Et lui faire sçavoir par un récit fidéle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

Crésus à nos conseils préfère vos avis ;
Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis :

Il ne sçauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel Ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime ?
Vous le servez si bien, que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrace,
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place ?
Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetez :
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal ;
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre ;
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelqu'autre :
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts.
Crésus avec raison l'extermine & l'assomme ;
Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête homme :

A vous en défier vous avez intérêt.
Il est fourbe, méchant…

ESOPE.

Il est fourbe, méchant…Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une Fable,
Sur le coup imprévû dont la rigueur l'accable ?
Sa peinture & la vôtre y sont en raccourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Je vous en prie.Et moi je vous en prie aussi.
J'en conçois par avance une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez pas un mot, tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

Près de Lesbos fut jadis un Figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde ;
Planté sur le bord d'un Vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les Oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage,
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur Amour,

Et bénissoient son ombrage.
Mais comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une Mer qui n'est point sans naufrage ;
Après un temps calme & serein,
Il survint tout à coup un furieux orage.
Les Vents en un moment agitérent les Airs ;
Il sembloit que la pluye inonderoit la terre :

Enfin après beaucoup d'Eclairs,
Le Figuier malheureux fut frappé du Tonnerre.
Les Oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le Hameau prochain vont chercher un asyle :
Et l'orage passé, chacun d'eux s'entresuit,
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'Arbre qui pour eux avait eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un Milan, un Autour,
Qui l'insultérent tour à tour ;
Et pour ne le point voir à l'instant disparurent.
« Suivez-nous, & vous ferez bien, »
Dirent-ils aux Oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
« Ce figuier, désormais au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien. »
« Pour moi, dit une Tourterelle, »
Connue aux environs pour un Oiseau d'honneur,
« Je prétens partager sa fortune cruelle,

» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur ;
» Il m'a tant fait de bien, reprit une Colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours ;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours
» Dans quelque disgrace qu'il tombe.
» Plût au Ciel pouvoir par mes chants, »
Ajoûta tendrement un Rossignol habile,
« Lui rendre ses attraits, & forcer les méchans
» À revenir un jour lui demander asyle ! »
Combien au Tableau qui paroît
En voit-on qui sont tout semblables ?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour ;
Vous êtes, vous & lui, le Milan & l'Autour,
Qui voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouvérent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié :
Votre infidéle cœur qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,

Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous ?
Iphis... Mais je me trompe, ou c'est lui s'approche.
Adieu : De sa presence évitez le reproche.
Son faux discernement se connoît assez bien,
Puisqu'il s'est pû résoudre à vous faire du bien.

IPHIS, TIRRÈNE, TRASIBULE, ESOPE.

IPHIS.

Jamais vit-on disgrace & plus prompte & plus forte ?
Que mon sort, cher Tirrene, est cruel !

TIRRENE.

Que mon sort, cher Tirrène, est cruel ! Que m'importe ?

IPHIS.

Qu'entens-je ?... Trasibule aura plus de bonté.

TRASIBULE.

Votre sort, quel qu'il soit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste Ciel ! Trasibule & Tirrene me fuyent !
Que d'affronts, à la Cour les malheureux essuyent !

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

Monsieur, je viens ici, par un ordre du Roi,
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi ;
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Crésus dûssai-je m'exposer,
J'aime mieux le souffrir que de vous en causer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,

Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du Roy ce que je puis pour vous ?

IPHIS.

Respect, zéle, remords, tout aigrit son courroux.

Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colere est aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement :
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me servir vous déplairiez au Roy.

ESOPE.

Eh ! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Eh ! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui ? Moi.
Ce qu'a de plus horrible une chute si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute :
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui sans raison me le suis attiré :
De ma témérité je reçois le salaire.

ESOPE.

Crésus est trop bon Roy pour garder sa colere.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois ?

Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de Maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roy, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du Grand-Homme :
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
« Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
» Lorsqu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,
» Je reprens mes bontés & ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
» Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.

» Retirez-vous. »

ESOPE.

» Retirez-vous. »Hé quoi ? Pour un vieux Courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan ?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins & bien d'autres mesures.
C'est un sentier étroit qui de chaque côté
Présente un précipice à la sincérité.
Les Rois & les flateurs étant de même date,

Il n'est dans l'univers aucun Roy qu'on ne flate,
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art.
Il faut plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, & non pas les leur dire,
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du Roy que pour vous je ne fasse :
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,

Qu'eussions-nous l'un & l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jettons que le Roy fait valoir :
Comme souverain maître, à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille ;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose, ou nous ne sommes rien.
Surtout, souvenez-vous dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes :
La Fortune en aveugle ouvre, ou ferme la main,
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajouter la Morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

Un grand Seigneur avait une Guenon
Qui lui sembloit si jolie,
Qu'il l'aimoit à la folie :

Àce qu'elle vouloit, on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table :
« Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux. »
« Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que, donnant l'essor à mon zéle,
» Je saute quelquefois sur vous ? »
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flatée, applaudie,
Qu'elle eût tort, ou qu'elle eût raison,
La Guenon, un peu trop hardie,
Oublia qu'elle était Guenon.
Loin d'avoir pour son maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin en le baisant,
Elle arracha la moustache
D'un Maître si bienfaisant.
« Ah ! Perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître ;
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt :

» Dans un moment tu sauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son Maître. »
Elle eut beau de son crime étaler les remors,
Et pour rentrer en grace employer les prieres :
Après vingt coups d'étrivieres
Elle fut mise dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.

Tel est auprès des Rois où la Grandeur entête,
Le sort des Favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette Fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire :
Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus & faire mon devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

Acte III

CRESUS, GARDES.

CRESUS.

Esope ne suit pas ?

UN GARDE.

Esope ne suit pas ?Non, Seigneur.

CRESUS.

Esope ne suit pas ? Non, Seigneur.Qu'on l'appelle ;
Quel Ministre à son Roy fut jamais plus fidéle ?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici... laissez-nous.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

Le voici… laissez-nous.Mon aspect t'embarrasse ;
De l'indiscret Iphis tu demandes la grace.
Je sçai que la clémence est la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois.
Mais après les bienfaits dont il m'est redevable,
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable ;
Et sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grace, & peux-tu m'en presser ?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace,
Par de vaines raisons excuser son audace :
Je vous l'ai déjà dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité.
Mais quand votre justice a ce qu'elle souhaite,

Votre bonté, Seigneur, est-elle satisfaite ?
Le trouble où je vous vois, me fait connoître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez ;
Quel plaisir ont les Rois de pouvoir faire grace !

CRESUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
Puis-je lui pardonner sans la lui rendre ?

ESOPE.

Puis-je lui pardonner sans la lui rendre ? Non.
Je remets en vos mains un si précieux don.
Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage.
Un Vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage,

Au lieu qu'il vogue à l'aise & ne craint nul assaut
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
Les bienfaits excessifs font souvent qu'on raisonne
Contre qui les reçoit, & contre qui les donne,
Et si j'osois, Seigneur, prendre la liberté
De donner tout son lustre à cette vérité,
Je vous rapporterois un petit trait d'histoire,

Digne qu'un grand Monarque en garde la mémoire.
Peut-être à ce sujet quadre-t-il assez bien.

CRESUS.

Parle. J'écoute tout d'un zéle égal au tien.

ESOPE.

En Eté que la pluye est chaude & passagere,
Un des Rois vos Ayeux chassant avec sa Cour,
Vit pleuvoir dans une Riviere,
Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
Comme il en témoignait une surprise extrême ;
« Seigneur, dit à ce Prince un de ses Courtisans,
» Voilà comme sont vos presens :
» C'est de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux, sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits,
» Semblent être accablés sous ce précieux faix :
» Ils en sont si chargés, qu'ils n'en sçavent que faire,
» Pendant que tant de malheureux,

» A qui votre bonté serait si nécessaire,
» Avec un zéle égal n'attirent rien sur eux. »
« J'ai tort, lui dit le Roy, d'en user de la sorte :

» Cet avis est utile, & je veux m'en servir.
» Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,
» Je veux les contenter, & non les assouvir.
» En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,
» Mes bienfaits partagés deviendront plus communs.
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres. »
Seigneur, vos sentimens sont conformes aux siens :
Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
Par des soins prévenans votre ame bienfaisante
En répand sur un seul de quoi suffire à trente :
Et ce qu'un seul obtient répandu sur chacun,
Vous feriez trente heureux, & vous n'en faites qu'un,
Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,

Ne prend plus aucun gout à ceux que vous lui faites.
Par exemple, Seigneur, trente braves guerriers,
Qu'on a vûs de leur sang arroser vos Lauriers,
Au sentier de la gloire encor prêts à vous suivre,
D'un seul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
Par vos ordres exprès je vous parle sans fard.
Vous le voulez.

CRESUS.

Vous le voulez.Pourquoi t'ai-je connu si tard ?
Qu'un Monarque est heureux, quand un ami fidéle
Joint un si grand respect avec un si grand zéle !
Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal...

ESOPE.

Peut-être à sa maniere a-t-il un zéle égal.
Il n'est pas à la Cour le premier qui s'oublie,
Et qui devienne sage après une folie.
Combien en a-t-on vû de toutes qualités,
Qui pendant leur jeunesse imprudens, emportés,

Dans un âge plus mûr dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, Seigneur, de signalés services ?
Rendez-lui vos bontés : Sensible à ce bienfait,
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel à ce propos me suggere une Fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable :
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen :
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien si ma Fable est frivole.

CRESUS.

J'écoute ; souviens-toi de me tenir parole.

ESOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

Un Lion endormi s'éveillant en sursaut,
Rencontre un Rat sous sa patte.
Comme un Lion est fier & qu'il a le sang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.

Pour appaiser son courroux,
Le Rat que la crainte glace,
Se prosterne à ses genoux

Et d'un ton suppliant lui demande sa grace.
« L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi,
» Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire ;
» Et la clemence d'un Roi
» Eternise sa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conserver la vie,
» La prodiguer par-tout pour votre Majesté
» Sera ma plus forte envie. »
Le Lion généreux mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En poursuivant une proye,
Trois ou quatre jours après,
Le Lion pris en des Rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne ;

Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe,
En vain dans ce péril il attend du secours :
Quand le Destin nous menace
Nos meilleurs Amis sont sourds.
Le Rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde,

Qui de tout l'attirail est le nœud Gordien :
Et par bonheur tout succéde si bien,
Tant de fortune à son zéle s'accorde,
Que du lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa miséricorde.
Princes, qui, pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices.

Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.

Hé bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucez ?...
Vous ne répondez rien !

CRESUS.

Vous ne répondez rien ! C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse :
Je dois, Roy comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'apprehende plus rien ;
Puisqu'il est ton Ami je veux être le sien.

ESOPE.

Seigneur !...

CRESUS.

Seigneur !...Je te défens d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand trop long-temps attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu ;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.

» Fais moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
» Iphicrate, autrefois l'ornement de la Cour,
» Qui se fait estimer de tous ceux qui le voyent,
» Va te rendre visite, & les Dieux te l'envoyent.
» Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru :
» Mais apprens sa foiblesse, il n'a jamais rien cru.
» C'est le cœur le mieux fait que le Ciel ait vû naître ;
» L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître ;
» Généreux, magnifique, affable, officieux ;
» Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux Dieux.
» Il vient ; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
» Je l'aime ; & c'est à moi que tu rendras service.

IPHICRATE, ESOPE.

IPHICRATE.

» Monsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin,
» Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
» Après un long service en differentes guerres,
» Relégué par la Paix, dans une de mes Terres,
» Où sans ambition, sans amour, sans desir,
» Je préfere l'étude à tout autre plaisir ;
» Tout ce que j'ai d'amis, qui m'y rendent visite
» M'ont tant parlé de vous & de votre mérite,
» Qu'ayant vû ce matin qu'il faisoit un beau jour,
» J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour ;
» Et je suis si content d'avoir cet avantage,
» Que mon plaisir paroit jusque sur mon visage.

ESOPE.

» Si vous en exceptez la rareté du fait,
» J'ignore quel plaisir ma figure vous fait ;
» Pour me bien définir je ne sçai point de phrase.

IPHICRATE.

» Je viens pour la Liqueur, & non pas pour le Vase ;
» Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui ;
» Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui :
» Et je croirois lui faire une injustice extrême
» Si je ne le voyois par son mérite même.

ESOPE.

» Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
» Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux ?

IPHICRATE.

» Des Dieux ? bon !

ESOPE.

Des Dieux ?» Comment bon ?

IPHICRATE.

Des Dieux ? bon ! Com» Eh quoi ! vous qu'on renomme,

» Vous avez la foiblesse & l'erreur d'un autre homme !
» Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux ?

ESOPE.

» Avant que vous & moi nous nous expliquions mieux,
» Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être ?

IPHICRATE.

» On me nomme Iphicrate : & vous m'allez connoître.
» Je ne sçai ici-bas d'autre felicité
» Que dans une flateuse & douce volupté.
» Non dans la volupté dont le peuple s'entête ;
» Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête :
» Et qui pour des plaisirs peu durables & faux,
» Cause presque toujours de véritables maux.
» J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
» Ne se reprocher rien & vivre en honnête homme :
» Appuyer l'innocent contre l'iniquité :
» Briller moins par l'esprit que par la probité :

» Du mérite opprimé réparer l'injustice :
» Ne souhaiter du bien que pour rendre service :
» Etre accessible à tous par son humanité :
» Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ESOPE.

» Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
» A suivre une si juste & si charmante route.
» Je ne vous céle point que je suis enchanté
» De cette délicate & pure volupté ;
» Je rends graces aux Dieux...

IPHICRATE.

Je rends graces aux Dieux...Eh quoi ! les Dieux encore ?
» Laissez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore ;
» Peut-on être si foible avec tant de raison ?

ESOPE.

» Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux ?

IPHICRATE.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux ? Moi ? non.
» Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense.

ESOPE.

» Vous le conjecturez avec peu d'apparence.

» Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?

IPHICRATE.

Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?» Moi ?
» Sur quoi vous fondez-vous pour en croire ?

ESOPE.

Sur quoi vous fondez-vous pour en croire ?» Sur quoi ?
» J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre.

IPHICRATE.

» Il est vrai ; mais qui marche à tâtons & dans l'ombre ;
» Qui bronche à chaque pas ; chancelle à chaque point ;
» Et qui les craint si peu, que c'est n'en croire point.
» Les Dieux doivent leur être aux foiblesses des hommes.

ESOPE.

» Ne convenez-vous pas que vous & moi nous sommes ?

IPHICRATE.

» Sans doute.

ESOPE.

Sans doute.» Croyez-vous que nous venions de rien ?

» Mon pere avoit son pere, & son pere le sien :
» Et que nous parcourions mes ayeux ou les vôtres,
» Il en faut un premier d'où soient venus les autres.
» Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
» Hé qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là ?
» Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

» Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ESOPE.

» Peut-il être éternel & sujet au trépas ?
» Il commence & finit, vous ne l'ignorez pas :
» Tout être dépendant vient d'un être suprême ;
» Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
» Jetez les yeux par-tout, l'air, la terre, les eaux,
» Le Ciel où jour & nuit brillent des Feux si beaux,
» L'ordre toujours égal des Saisons, des Planettes,
» Prouvent par quelles mains elles ont été faites.

» Vous qui paroissez être homme ferme, esprit fort,
» Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
» Si par quelque accident, maladie ou blessure,
» Dans une heure au plus tard votre mort étoit sûre,

» Penseriez-vous des Dieux ce que vous en pensez ?
» Et pour n'y croire pas seriez-vous ferme assez ?
» Parlez de bonne foi, sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

» Si je devois mourir dans une heure ?

ESOPE.

Si je devois mourir dans une heure ? » Oui.

IPHICRATE.

Si je devois mourir dans une heure ? Oui.» La chose
» Est un peu délicate & je ne sçai pas bien…

ESOPE.

» Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous rien ?
» Vous, & tous vos pareils, qui semblez intrépides,
» A l'aspect de la mort vous êtes si timides,

» Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
» Mille de cris perçans importunent les Dieux :
» S'il vous falloit mourir, que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

S'il vous falloit mourir, que croiriez-vous ?» Peut-être
» Que mon cœur combattu par la peur du non-être…

ESOPE.

» Eh ! Monsieur le non-être est ce qu'on craint le moins :
» La peur d'être toujours cause bien d'autres soins :

» Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
» Mais, sans nous écarter, répondez-moi, de grace.
» Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard,
» Que croiriez-vous ? Parlez sans énigme & sans fard.

IPHICRATE.

» Sans énigme & sans fard ! Je ne suis pas un homme
» Qui par le nom d'Athée aime qu'on me renomme.

» Je ne dispute point pour vouloir disputer,
» Je cherche à m'éclaircir & non pas à douter.
» Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
» A flotter dans le trouble & dans l'incertitude ;
» Et, chagrin contre moi d'avoir ainsi vêcu,
» Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
» J'ai vû la mort de près dans plus d'une bataille ;
» Je l'ai vûe à l'assaut de plus d'une muraille ;
» Sans que dans ce péril elle ait pû m'inspirer
» Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
» Peut-être ma carriere approchant de son terme,
» Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme ;
» Et que si dans une heure au plus tard je mourois,
» Plus juste, ou plus craintif, je les implorerois.
» Eh ! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure !

ESOPE.

» Votre raison alors sera-t-elle meilleure !
» Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez ?
» Sçaurez-vous sur ce point plus que vous ne sçavez ?

» Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre homme ?
» Pouvez-vous ne rien croire, & dormir d'un bon somme ?
» De la vie à la mort il s'agit d'un instant ;
» Et que peut-on risquer qui soit plus important ?
» Qui dit Dieux, dit Vengeurs ; & leur foudre…

IPHICRATE.

Qui dit Dieux, dit vengeurs ; & leur foudre…» Au contraire,
» Qui dit Dieux, dit clemens : un remords bien sincere,
» Arrête en expirant leur foudre prête à choir.

ESOPE.

» Hé ! Ce remords sincere est-on sûr de l'avoir ?
» Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
» Le repentir est foible autant que le malade.
» Je vais non vous prouver, mais vous faire entrevoir
» Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir ;
» Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent
» Ne sont pas assurés que les Dieux les écoutent.

» Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin ?

IPHICRATE.

» Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin ?
» Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire,
» C'est de m'ouvrir votre ame & de ne me rien taire.

ESOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

» Un faucon qui croyoit les Dieux muets & sourds,
» Etant à son heure derniere,
» D'un lamentable ton sollicita sa mere
» D'aller en sa faveur implorer leur secours.
» Mon Enfant, lui dit-elle en mere habile & sage,
» Pendant que tu te portois bien,
» Tu disois qu'ils ne pouvoient rien :
» Ils ne peuvent pas davantage.

» C'est presque ainsi que l'homme en use envers les Dieux :
» Pour en croire, il attend qu'il soit malade, ou vieux :
» Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive,
» Il les croit impuissans, voyant leur foudre oisive,
» Et pour les appaiser fait des cris éclatans
» Quand ils sont fatigués & qu'il n'en est plus temps ;
» La clémence des Dieux, dont on voit tant de preuves,
» Est semblable à peu près à ces paisibles fleuves
» Qui n'ont pû résister au temps rude & fatal
» Qui tient leurs flots captifs sous un mur de cristal ;
» Jusques à certain poids, qu'on y passe & repasse,
» On est en sûreté sur leur épaisse glace :
» Mais lorsqu'on la surcharge, elle fond sous nos pas,
» Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.
» Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

Voilà ce que je crois.» Monsieur, cessons de grace ;
» Ce discours vous fatigue autant qu'il m'embarrasse.
» A lutter contre vous j'applique en vain mes soins :

» Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez au moins.
» Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire ?
» Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce croire ?
» A parler sans contrainte & d'un cœur ingénu,
» Quel Dieu, hors la Fortune, à la Cour est connu ?
» Pour peu que l'on y prie, on est toujours en garde :
» On observe avec soin si le Prince y regarde ;
» Et lorsque par hazard on rencontre ses yeux,
» C'est lui que l'on invoque encor plus que les Dieux.
» Adieu. Je sors d'ici plein de votre mérite.
» Souffrez que je vous rende encore une visite.
» Je crois par les efforts que vos bontés feront,
» Si mes yeux sont fermés qu'ils se défermeront.

» Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ESOPE.

» Non, Monsieur, je sçaurai vous en sauver la peine ;
» Et je vous promets bien pour vous faire ma cour,
» Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

» Vous, Monsieur ? Plût aux Dieux, que je commence à croire,
» Que vous me voulussiez accorder cette gloire.
» C'est un endroit riant dans la belle saison :
» Les ondes du Pactole entourent la maison :
» On y voit d'un coup-d'œil le Printems & l'Automne,
» Les richesses de Flore & les dons de Pomone,
» Et je ne vous dis point le plaisir que j'aurai
» A vous y recevoir le mieux que je pourrai.

» Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
» Adieu.

ESOPE SEUL.

Adieu.» Que de clartés, hors la plus nécessaire !
» Et que d'honnêtes gens à la Cour aujourd'hui
» Ont la même foiblesse éclairés comme lui !

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

Bon jour, Monsieur.

ESOPE.

Bon jour, Monsieur.Bon jour. Que voulez-vous, Madame ?

LEONIDE.

Eh ! Monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme ;
Je n'ai point de parent, pere, frere, ni sœur,
Qui jamais ait été Madame, ni Monsieur ;

J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave ;
La Thrace est mon pays, & j'y suis née esclave ;
Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
Qu'en m'appelant Madame, on se moque de moi.

ESOPE.

Hé ! bien ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile ?
Qui vous fait de si loin venir en cette Ville ?
J'écoute les raisons, sans distinguer les rangs ;

Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands :
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence ;
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-temps ?

LEONIDE.

Yserez-vous long-temps ? Le moins que je pourrai.
Sans vous de qui la vue adoucit ma disgrace,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace ;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure ?

LEONIDE.

Oui, Monsieur ; & sans doute une qui m'est bien dure.

ESOPE.

Et de qui ?

LEONIDE.

Et de qui ? D'une main de qui mon cœur deçû
N'attendait point du tout le coup qu'il a reçu ;
De Rhodope.

ESOPE.

De Rhodope.Rhodope ! elle qui plaît, qui brille ;
Rhodope, dites vous ?

LEONIDE.

Rhodope, dites vous ? Eh ! bons Dieux quelle fille ?
Elle vient de me faire un si cruel affront…

ESOPE.

Elle ? Rhodope ?

LEONIDE.

Elle ? Rhodope ? Un jour les Dieux l'en puniront ;
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ESOPE.

Hola ! quelqu'un.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ÉSOPE à LICAS.

Hola ! quelqu'un.Voyez si Rhodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.
Je vous attens ici pour avoir sa réponse.

Licas sort.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

Cachez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monsieur ; je l'aime, & quoi qu'elle m'ait fait,

Si je lui faisois tort j'en aurois du regret ;
Je le sens bien.

ESOPE.

Je le sens bien.D'où vient qu'elle vous est si chere ?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnue en suis-je moins sa mere ?

ESOPE.

Vous, sa mere ?

LEONIDE.

Vous, sa mere ? Oui, Monsieur ; Si cet aveu lui nuit,
Je consens avec joye à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, & cru sa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazomène,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins, j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoît sa mere,
Et contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin ;
Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue !

ESOPE.

Rhodope est votre fille, & vous a méconnue !

Est-il bien vrai ? Vos yeux en sont-ils les témoins ?
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins ?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage ?

LEONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche ; en faut-il davantage ?
Elle a peur que ma vûe infecte sa maison.
C'est tout.

ESOPE.

C'est tout.La pauvre femme a peut-être raison.
Rhodope n'est pas seule en sa bonne fortune
Qui d'un pauvre parent fuit la vûe importune.
Il n'est pas sous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de Finance ait annobli sa race,
En l'avouant pour pere on croit lui faire grace ;
Et qu'un riche Marchand fasse un fils Conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire ;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.

Ce n'est pas envers vous tout-à-fait même chose ;
Rhodope de son sort elle seule est la cause.
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LEONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir ?

ESOPE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir ?Non.
Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie :
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?...
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

Rhodope suit mes pas, & va se rendre ici.
Je n'ai pû l'empêcher de prendre cette peine.

ESOPE à Licas.

Conduisez cette femme à la chambre prochaine :
Et sur-tout, ayez soin de la placer si bien,
Que de tous nos discours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entends de Rhodope m'étonne.

RHODOPE, ESOPE.

RHODOPE.

Je viens sçavoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RHODOPE.

Je m'en allois vous voir.Et moi je vous préviens,
Sure que vos momens sont plus chers que les miens.

Que vous plaît-il ?

ESOPE.

Que vous plaît-il ? Vous dire une Fable nouvelle
Que bien des Courtisans m'ont parû trouver belle ;
Mais étant la plûpart ou flateurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une Fable instruise, plaise, touche ;

Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, je serai satisfait.

RHODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait :
Sans vanité pour moi, pour vous sans flaterie.

ESOPE.

C'est ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de plusieurs endroits, avait grossi sa course,
Avec indignité désavoua la Source
Qui l'avoit en naissant fait un simple Ruisseau.
Ingrat, lui dit la source, à qui ce coup fut rude ;
Que tu reconnois mal ma tendresse & mes soins !
Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins.

Hé bien, de cette Fable avez-vous l'ame émue ?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue ?
Vous pleurez ?

RHODOPE.

Vous pleurez ?Est-ce à tort ; je suis au désespoir :
J'ai trahi la nature ; oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à des chimères vaines ;
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines.
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruisseau,
Qui méconnut sa Source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçû le jour d'une Esclave étrangère,
Par orgueil comme lui j'ai méconnu ma Mere.

ESOPE.

Vous, Rhodope ?

RHODOPE.

Vous, Rhodope ? Moi-même. Est-il rien de si bas ?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas,
« Hé bien, m'a-t-elle dit, en versant quelques larmes,
» Rassurez-vous, Rhodope, & n'ayez point d'allarmes :
» Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres Ayeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux ;

» Et croyois que le Sort lassé de me poursuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. » La pauvre femme à l'instant est sortie ;

Et pour s'en retourner, est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma Mere :
Plus elle est malheureuse & plus elle m'est chere ;
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rhodope, est-il croyable ?

RHODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un Enfant pour sa Mere ait eu si peu d'égard.

Si mon crime fut grand, mon remords est extrême :
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-temps.

ESOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entens ?
Ne me faites-vous point une promesse vaine ?

RHODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours ;
Ma Mere à qui tout manque, a besoin de secours.
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zéle un peu de bienséance,
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir ;
C'est la crainte du blâme & la peur de rougir :
Votre faute est secrette & deviendroit publique ;
Et la Nature agit moins que la Politique.

RHODOPE.

Mon cœur de vos mépris désespéré, confus,
Quelque rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.

Soupçonnez d'artifice un repentir sincere,
Je ne me plains de rien que des maux de ma Mere ;
Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours ;
Ce que je sens pour elle est si pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funerailles...
Adieu.

LEONIDE, RHODOPE, ESOPE, LICAS.

LEONIDE à part.

Adieu.Ce que j'entends me perce les entrailles.
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.

Venez ma chere Fille...

RHODOPE.

Venez ma chere Fille…Eh ! ma Mere, est-ce vous ?
Après ce que j'ai fait, puis-je vous être chere ?
Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa Mere ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mise au jour !

ESOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rhodope ; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte ;
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-la vous-même.
à Léonide.
Ayez pour votre fille une tendresse extrême…
à Rhodope.
Et vous à l'avenir soumise à son aspect,
Ayez pour votre Mere un extrême respect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zéle,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre & ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troisiéme Acte.

Acte IV

ARSINOE, LAIS.

LAIS.

Au plus riche des Rois vous voilà presqu'unie ;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie ;
Et dans un beau fauteuil assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le Ciel à votre Sang devoit ce privilege.
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je ?
Je voudrois bien…

ARSINOE.

Je voudrois bien…J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle…

LAIS.

Mais j'y vois un obstacle…Hé ! quel est-il ?

ARSINOE.

Mais j'y vois un obstacle…Hé ! quel est-il ? Rhodope :
Elle a fait ce matin sa paix avec Esope ;
Tu sçais en quelle estime il est auprès du Roi :
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui ? Lui, Madame ?

ARSINOE.

Qui ? Lui, Madame ? Esope est né dans l'indigence,
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui

Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Esope sans naissance est dans une posture…

LAIS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure ?
Je renonce à vos biens si le plus grand de tous
Consiste à me donner Esope pour Epoux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOE.

Je n'en veux vraiment point.Connois-tu bien Esope ?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun Microscope.

De son hideux aspect on est d'abord frapé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout éclopé ;
Et quoique sa Morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables ;
En un mot, quelque Epoux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné ;
Que rien n'y manque.

ARSINOE.

Que rien n'y manque.Esope a l'esprit net, affable.

LAIS.

L'esprit net, il est vrai ; le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi ? Que ferois-je de lui ?

Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre,
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre :
Si l'Epoux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la Femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie :
De la contagion elle s'est garantie ;
Je veux, s'il m'est possible, être Femme de bien ;
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.

Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente…
Le voici. Justes Dieux, détournez un tel coup !
J'aime mieux mourir fille, & c'est dire beaucoup.

ESOPE, ARSINOE, LAIS.

ESOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi, qui dois à votre ordre avec respect me rendre ;
Mais enfermé, Madame, au cabinet du Roy…

ARSINOE.

Eh ! qui de vos bontés sçait mieux le prix que moi ?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques ?
Destinée à l'Hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,

Avos soins empressés qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ESOPE.

Eh ! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance ?
La qualité de Reine est dûe à vos vertus ;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pû faire plus !
Je n'oublierai jamais qu'à la première vue
Crésus de ma présence eut d'abord l'ame émue ;
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible ;
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

La Colombe, qui s'égayoit
Au bord d'une Fontaine où l'onde était fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une Fourmi qui se noyoit.

Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuste si bien,
Que la Fourmi l'attrape & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole :
Un Manant à piés nus qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa fléche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle :
Mais la Fourmi qui le guettoit,

Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'Oyseau prend la fuite.

Par la foible Fourmi ce service rendu
A la Colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante,
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOE.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eût-on que le plaisir que l'on goûte à le faire :
Epouse de Crésus que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous ;
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

ESOPE arrêtant Laïs.

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit ;
Tantôt d'un air galant votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne ;
Et, sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAIS.

Moi, Monsieur, de Rhodope enlever la Conquête !
Que diroit-elle ? Non je rends grace à vos soins :

Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincere,
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inspirez guére ;

Et vous sçavez le sort de quantité d'Epoux,
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce supplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ESOPE.

Allez ; c'est être sage, & l'être au dernier point,
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez & qu'on vous aime, & vous vivrez contente ;
C'est le sort le plus doux.

CLEON, ESOPE.

CLÉON.

C'est le sort le plus doux.Eh ! bon jour, mon Patron ;
Baisez-moi, je vous prie, encore une fois. Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,

Vous ferez, j'en suis sûr, l'Epitaphe du monde.
Jamais homme, à mon gré, ne se porta si bien.

ESOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service ?

ESOPE.

Pouvez-vous en douter & me rendre justice ?
M'en offrir un moyen, c'est flater mon desir.
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rien ne m'est plus sensible & ne me touche tant,
Que lors que d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là dessus, & viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de Guerre, & j'en sçai la manœuvre,
Expert en ce Métier je distingue d'abord
D'une armée ennemie & le foible & le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,

Ale couler à fond sourdement je travaille.
Et pour m'aider sous main à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon Patron, que je jette les yeux ;
Je vous préfere à tous, tant je vous crois fidéle.

ESOPE.

Pour le couler à fond ? La préférence est belle :
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là ?

CLEON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a ;
J'en sçai un (avec vous je m'explique sans feindre)
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre :
Fier, sans être orgueilleux ; doux, sans être soûmis ;

Estimé des soldats & craint des ennemis ;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes,
Qu'on ait vû de long-temps à la Cour où nous sommes.
C'est le meilleur present qu'on puisse faire au Roi.

ESOPE.

Hé quel est, s'il vous plaît, cet habile homme ?

CLEON.

Hé quel est, s'il vous plaît, cet habile homme ? Moi !

ESOPE.

Vous ?

CLEON.

Vous ? Oui. Je vous surprens de ce que je me nomme ;
Hé ! qui sçait mieux que moi que je suis habile homme ?
La modestie est belle enchassée à propos ;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi ; je sçai un peu la Carte ;
Quand on a mes talens rarement on s'écarte.
Me proposer au Roy ce sera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir.
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie.
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Crésus à le disgracier ?

Parlez-moi d'élever & non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLEON.

Il est permis, parbleu, d'obliger ses Amis.

Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un, faut-il en perdre un autre ?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux.
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLEON.

Bon ! C'est bien à la Cour que l'on a du scrupule ?
On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule.
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait.
Et pourvû qu'à son but un Courtisan arrive,
On l'applaudit toujours quelque route qu'il suive :
Aller à la Fortune est mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec soin le matin & le soir,
Celles que sans foiblesse un grand Roy peut sçavoir.
Et le plus lâche crime étant la calomnie,

Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, si les Rois en usoient tous ainsi !
L'envie au desespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles Cours prendrait bientôt la fuite.
Écoutez.

LE LION DECREPIT.

FABLE.

Le Lion accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtisans
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zéle.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'était pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.

Il va rendre visite au Roy des Animaux.
Et d'un ton assuré : « Vous voyez, dit-il, Sire,
» Des Sujets de votre Empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisoit des compliments stériles,
» Qui ne partent souvent que d'un zéle affecté,
» Je cherchois des secrets utiles
» Pour le soulagement de votre majesté.

» Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte.
» La peau d'un Loup écorché vif
» Est un remede aussi prompt qu'effectif
» Pour r'animer votre chaleur éteinte. »
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire :
Et ceux qui du Renard l'avoient oüi médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les Courtisans qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,

Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sçai bien qu'à la Cour, au milieu des Caresses,
La jalousie immole Amis, Parens, Maitresses ;
A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau ;
Mais je sçai bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne Race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être.
Et si de vos ayeux vous avez les Vertus,
Vous irez par leur route aux Emplois qu'ils ont eus.
C'est la plus juste voye, & la plus raisonnable.

CLEON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une Fable ?
Le bon ami !

ESOPE.

Le bon ami !Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, & c'est vous qui criez :

Je ne murmure point que pour votre service,
Vous me sollicitiez à faire une injustice ;
Et vous murmurez, vous, qui me la proposez.

De ce qu'à vos desirs les miens sont opposez.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse ?

CLEON.

Vous ne voulez donc pas me servir ?

ESOPE.

Vous ne voulez donc pas me servir ?J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLEON.

Sçavez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître ?

ESOPE.

Sçavez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître ?Oui.
Vous avez des Ayeux dont la gloire est insigne :
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne ;
Tâchez...

CLEON.

Tâchez...Point de leçons. Je suis, graces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ESOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge & n'ai point de Science ;

Mais j'ai du train du Monde un peu d'expérience.
A la guerre, & par-tout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux gens de Qualité.
Et quiconque est formé d'un Sang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston.
Voulez-vous m'y servir ?

ESOPE.

Voulez-vous m'y servir ? Pour cela, Monsieur, non :
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amene,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLEON.

Hé ! vous figurez-vous, mon cher petit Monsieur,
Qu'un Ministre inutile ait un vrai serviteur ?
Lors qu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille ?
Le présumez-vous ?

ESOPE.

Le présumez-vous ? Non. Qui feroit ce projet
Auroit assûrément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entiere,

Je vous ai combattu d'une honnête maniere :
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde,
Je le sçai ; mais le Ciel propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande,
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur Sang
Que lors que leur mérite est égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voye :
Et souvent la naissance est comme la monnoye ;
On ne peut l'altérer sans y faire du mal ;
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un Soldat comme vous s'imagine peut-être...

CLEON.

Je ne suis point soldat, & nul ne m'a vû l'être.
Je suis bon Colonel & qui sers bien l'Etat.

ESOPE.

Monsieur le Colonel qui n'êtes point soldat,
Je ne sçai ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance & contre la justice.

CLEON.

Adieu, Monsieur : Bientôt... je ne m'explique pas.

ESOPE SEUL.

Peut-on être si noble, avec un cœur si bas !
On dit que la Noblesse a la Vertu pour Mere ;
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guére.
Et pour un qui l'imite & qui fait son devoir…
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir ?

Mr. GRIFFET, ESOPE.

Mr GRIFFET.

Vous voyez un Vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses Ayeux, sans pourtant avoir hâte ;
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ESOPE.

Ah ! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte…
à Licas.
Holà ? s'il vient quelqu'un, on ne me parle point…
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

Mr GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveler les Fermes ;

Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise,
Je me crois le mérite & la vertu requise.
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle est la vertu d'un Fermier ?

Mr GRIFFET.

Et quelle est la vertu d'un Fermier ? De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux & des veilles steriles.
D'une voix unanime & d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre fort ;
Et son zéle est si grand pour des vertus si belles,
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La Vertu toute nue a l'air trop indigent ;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?

Toute charge payée, y voyez-vous du bon ?
Parlez en conscience.

Mr GRIFFET.

Parlez en conscience.En conscience ? Non.
Mais un homme d'esprit versé dans la Finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix tant que dure le Bail :
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie ;
Avec sa conscience il se réconcilie :
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui

De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez & que le Roy me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du credit & de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton vous en serez content ;
Votre peine pour moi ne sera point perdue :
Je sçai trop quelle offrande à cette grace est dûe :
Quoi que vous ordonniez, tout me semblera bon.

ESOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phrase assez particuliere.

Mr GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familiere ;
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ESOPE.

Vous en avez regret & moi j'en suis ravi.
Pour familiere, non ; je vous en justifie.
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

Mr GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ESOPE.

Le tour du bâton ? Oui.

Mr GRIFFET.

Le tour du bâton ? Oui.C'est un certain appas…
Un profit clandestin… Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

Mr GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Pardonnez-moi.Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux.

Mr GRIFFET.

C'est par tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.

Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la fasse :
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'est le tour du bâton qui marche le premier :
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre.
Il n'est point de coupable un peu riche & puissant,
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent :
Point de femme qui joue, & s'en fasse une affaire,
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire :
Ministres de Thémis, & Prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce soit sans le tour du bâton :
Et tel paroît du Roy le serviteur fidéle

Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zéle.
Vous êtes dans un poste à le sçavoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en sçavois rien.
Je vois par ces effets & ces métamorphoses,
Que le tour du bâton est propre à bien des choses ;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

Mr GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes :
Et pour ne point sortir de la Ferme où nous sommes,
Lors que l'on offre au Roy la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point & l'on parle tout haut ;
Cent millions, dit-on : plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant,
Et pour notre Patron une somme de tant ;
Soit par reconnoissance, ou soit par politique,
C'est l'usage commun qui par-tout se pratique.
Il n'est point d'Intendant en de grandes Maisons
Qui n'ait le même usage & les mêmes raisons.
Quand on y fait un bail de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au Maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon ;
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.

Son étymologie est sensible, palpable.

ESOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de Fermiers, je crois, sont plus intelligens.

Mr GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens :
Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ESOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public, tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon.

Mr GRIFFET.

Vous avez l'appétit toujours bon.Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

Mr GRIFFET.

Ne mentez point.Lundi, j'eus quatre-vingt-deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans & des petits enfans ?

Mr GRIFFET.

Aucun. Je suis Garçon. Le Ciel m'a fait la grace

De même qu'au Phénix d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu :
Si bien que ce matin en consultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres,
Sans avoir un Parent à qui laisser un sou.

ESOPE.

Vous ?

Mr GRIFFET.

Vous ?Moi.

ESOPE.

Vous ?Moi.Point d'enfans ?

Mr GRIFFET.

Vous ?Moi.Point d'enfansNon.

ESOPE.

Vous ?Moi.Point d'enfansNon.Peste soit du vieux fou :
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse,
Pour passer en repos une heureuse vieillesse :
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse ?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

Mr GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les piés fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes ;
Directeur, Reviseur, Caissier, & cætera ;
Et je prétends aller jusqu'au non plus ultra ;
Etre Fermier.

ESOPE.

Etre Fermier.Hé quoi ! N'avez-vous rien à faire
Et de plus serieux, & de plus nécessaire ?
La mort toujours au guet, avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail ?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre ?
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre ?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera :
Et vous ne songez point à ce non plus ultra.
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable ?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable ?

Mr GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Volontiers.Elle est longue. Aurez-vous le loisir…

Mr GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une Fable un peu longue est une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des foux dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualitez,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

Al'exemple d'Hercule, un certain téméraire,
S'étant fait jour jusques dans les enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers.
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(sans tirer à conséquence)
Conduisit l'Homme par-tout,
Et, de l'un à l'autre bout,
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,

Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge :
Il n'est profession, art, négoce, mêtier
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros Marchands Drapiers, le teint livide & jaune,
Qui par le calcul des enfers,
De trois quarts & demi faisoient toujours une aûne ?
Combien de Merciers du Palais,
Tourmentés d'autant de methodes
Que pour flater le luxe ils lui prétent d'attraits

Par la multitude des modes ?
Que de coiffeuses en lieu chaud
Pour avoir, au temps où nous sommes
Coeffé les femmes aussi haut
Que les femmes coeffent les hommes ?
Que de Cabaretiers, Cafetiers, & Traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoisonneurs.
Combien de Financiers & de teneurs de banque,

Voulant compter le temps qu'ils seront encor là
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela !
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir austére,
D'une dette du jeu s'acquittoient sur le champ ;
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'ouvrier ni le Marchand ?
Combien de Magistrats, l'un bouru, l'autre avare,
Que jamais la main vide on n'osoit approcher,
Voyant que dans leur temps la justice était rare,
Prenoient occasion de la vendre bien cher ?
Combien d'Avocats célébres,
Qui rendoient noir le blanc par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténébres
Leurs malheureuses clartés !
Si je voulois nommer les fragiles Notaires ;
Les dangereux Greffiers ; les subtils Procureurs ;
Les avides Secretaires
Des nonchalants Rapporteurs ;
Et certains curieux galopeurs d'Inventaires,

Qui séduisent l'Huissier pour tromper les mineurs :
Si je voulois parler de tant de Commissaires
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison, ou tort ;
Des Medecins sanguinaires,
Et précurseurs de la mort ;
Enfin si je faisois une liste fidelle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une Kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune Diable & l'Homme
Qui voyoient de l'Enfer tous les bijoux gratis,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des Vieillards langoureux :
Qui sont ceux-là, dit l'Homme, & quel soin les agite ?
« Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite. »
« Taisez-vous, imposteurs, ou parlez autrement, »
Dit le jeune habitant du Pays des ténébres,
« Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'Oraisons funébres.

» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans ;
» Et vous avez eu tout ce temps
» Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrepit, la mort vient & vous prend :
» Après un terme si grand
» Est-il étonnant qu'on meure ?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vetille, un rien occupoit votre esprit ;
» Vous aviez l'œil à tout jusqu'à la moindre rente :

» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez pour jamais, misérable,
» Pleurer d'un temps si cher l'usage si fatal. »
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu vous & moi quel usage
Vous avez fait du temps pendant un si grand âge.

Vos quatre-vingt-deux ans contiennent dans leur cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours :
Et de ces jours usés pour bien finir le terme,
Près d'entrer au Tombeau vous entrez dans la Ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin ?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire.
Adieu. Quoique ma Fable ait sçu vous faire rire ;
Faites réflexion, en homme prévoyant
Que c'est la vérité que je dis en riant.

Fin du quatriéme Acte.

Acte V

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence,
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Esope me trahir ? lui, qui me sert si bien !
J'en serois assûré, que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidéle.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zéle :
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison ;
Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison ;
Et de qui que ce soit que cet avis puisse être,

De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRESUS.

Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.Qui, Moi ?
Que je sois insensible à ce que je lui doi ?
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable
(Vice le plus honteux dont un Roy soit capable,)
Soit l'injuste salaire & du zéle & des soins
Dont vos yeux & les miens ont été les témoins ?
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche ?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me defend de celer.
J'ai dû, comme sujet & fidéle & sincere,
Vous avertir qu'Esope avec son air austere,

Qui semble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une Cassette en secret un Trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries ;
Quel argent il possede, ou quelles pierreries ;
Mais à parler sans haine & sans prévention,
Je crois dans sa Cassette au moins un million.

TIRRENE.

Un million ! Seigneur, il supprime le reste :

Dans la place d'Esope, on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut, on étend loin ses droits :
C'est peu d'un million, il en a plus de trois :
L'ambition, Seigneur, n'a guéres de limites.

CRESUS.

Pensez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
Esope criminel, quels que soient ses remors,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de Trésors :
Mais Esope innocent : par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soumets aussi, Seigneur, &, par avance
Je soûtiens...

CRESUS.

Je soûtiens…Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient :
Je l'ai fait avertir, & je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se développe ;
Laissez-moi lui parler : Je vous l'ordonne.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Laissez-moi lui parler ; je vous l'ordonne.Esope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu ? Di.

ESOPE.

Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu ? Di.Moi,
Seigneur ? De votre part ce soupçon m'est sensible.
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible.
Peut-être, avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pû me tromper & vous tromper après :
Mais d'aucune action je ne me sens capable
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

CRESUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,

De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu ?

ESOPE.

Que diras-tu ?Seigneur, ce discours m'inquiete,
Moi, des secrets pour vous !

CRESUS.

Moi, des secrets pour vous ! Et dans une Cassette,
Qui dans ton Cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sçache pas ?

ESOPE.

Eh, bons Dieux ! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin & que j'en sois la cause ?

CRESUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Je la veux voir.Seigneur, daignez m'en dispenser.
J'ai mes raisons.

CRESUS.

J'ai mes raisons.Qu'entens-je ! Et que puis-je penser !
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire ?

TIRRENE.

Hé ! n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire ?
Que voulez-vous de plus ? Interdit & contraint,

Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage :
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas :
Mais de sa trahison la preuve est si facile,
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuse ; on t'insulte ; & tu ne réponds rien !

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sçachiez bien ?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interpréte :
L'innocence est timide & non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

« D'où vient dit un jour la trompette,
» Qu'il ne m'échappe rien qu'Echo ne le répete ;
» Et que, pendant l'Eté quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre il semble qu'elle dort ?
» Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre gronde
» Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner. »
Echo de sa grotte profonde,
L'entendant ainsi raisonner :
« A tort mon silence t'étonne.
» Je n'hésite jamais à répondre à tes sons :

» Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
» Pour ne répondre pas lors que Jupiter tonne.
» Aux suprêmes Divinités
» Jamais nos respects ne déplaisent ;
» Et quand les grands sont irrités,
» Il faut que les petits se taisent. »

CRESUS.

Parle. Je ne suis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En disant une Fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits,
Par sa fausse Morale il en a tant surpris ;
Pendant qu'à vos Sujets il débite des Fables,
Il acquiert sourdement des Trésors véritables.
Combien dans sa Cassette en va-t-on découvrir !

ESOPE.

Hé bien ! Seigneur, hé bien ! il la faut faire ouvrir.
Quoi que jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénument qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous.
Vous le voulez sçavoir, il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire,
Détourner les moyens de sa conviction,
Et peut-être en Bijoux sauver un million ;
Il peut en un moment faire tout disparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le Roi,
(Lui, qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter & qui l'ouvre lui-même.
Heureusement, Seigneur, j'en ai les Clefs ici.
La Clef du Cabinet est celle que voici :
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du Trésor dont on a tant d'envie.

CRESUS.

Je les mets avec joye entre vos mains.Hola !
Il parle bas aux gardes.
Observez bien mon Ordre, & ne touchez que là.
Je vous attens.

TIRRENE.

Je vous attens.Seigneur souvenez-vous du pacte ;
La parole des Rois jamais ne se rétracte.

CRESUS.

Quand il en sera temps, je m'en souviendrai bien.

Esope criminel, c'est à vous tout son bien :
Et, pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre ;
Vous Calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre…
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions,
Avoir en ta puissance au moins trois millions.
Ne me déguise point ce que je puis connoître.
Es-tu riche ?

ESOPE.

Es-tu riche ?Moi, Riche ! Eh ! demandai-je à l'être ?
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protége,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je ;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe après être éveillé :
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur le champ découvrir le contraire ;
Et ce que par votre Ordre on apporte en ces lieux,

Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

LES GARDES QUI REVIENNENT,
CRESUS, ESOPE, TIRRENE, ET TRASIBULE.

CRESUS.

Seigneur.C'est ton trésor, Esope ; avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,

Fais m'en, je t'en conjure, un sincere détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'est rude & me fait violence.

ESOPE.

Cette épreuve à l'Envie imposera silence :
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.

Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole ?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRESUS.

Eh bien ! Puisqu'on m'y force il y faut consentir.
Ouvrons. Ciel ! Quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre ?
Gardes.

UN GARDE.

Gardes.Seigneur ?

CRESUS.

Gardes.Seigneur ? Voyez ce qu'enferme ce Coffre.
On n'y trouve que l'habit d'Esope quand il étoit esclave.
Est-ce là le Trésor qu'on m'oblige à chercher ?

ESOPE.

Oui, Seigneur ; vous voyez ce que j'ai de plus cher ;
C'est l'habit que j'avois, quand par un sort propice
Il vous plût me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité ;

Qu'inventa la pudeur, & non la vanité ;
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie ;
Et que je redemande à votre Majesté,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasibule & Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens ;
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout temps.
Quelque soin qu'il se donne, & quelque bien qu'il fasse,
Quel Ministre est aimé pendant qu'il est en place ?
Et quand de sa carriere il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux Poste approuvez ma retraite.
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, Jaloux, Médisant, ni Flateur ?

CRESUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet Habit ? & qu'en voulois-tu faire ?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir ?

ESOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir ;
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être,
De ma foible raison je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né ;
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misere extrême :
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor sans doute ;
Puisque, lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.

Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même chose,
Sçachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont.

CRESUS à Tirrene.

Hé bien ! mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole !
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent :
Mais de vous pardonner je me sens incapable,
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité.
Esope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretez,

Vous causer tant de maux que vous en méritez.
Aux gardes.

Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte :
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ESOPE.

Avotre tour, Messieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable, à propos, eût été nécessaire ;
Je vous ai cru. Voyons pour vous mettre en repos
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire ?

TIRRENE.

Eh ! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire ?

Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbatus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie :
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse ?

ESOPE.

Il est vrai ! j'oubliois à vous en rendre grace :
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son Roi ?
Ayant sçû qu'un trésor que l'on disoit immense
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puissance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir
En fidéles Sujets le lui faire sçavoir.
Par bonheur pour l'Etat, ce sont des impostures.
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être à l'envi
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre ;

Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre.
Par une Loi sévére entre Crésus & nous
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous.
Mais c'est un foible appas pour une ame si haute.

ESOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute,
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

Par un homme en courroux la puce un jour surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grace, & d'une voix soumise,
« Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal. »

« Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
» Dit l'homme ; cependant n'espère aucun pardon.

» Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en sçai la raison,
» C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable & que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande.
Et mon honneur…

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

Et mon honneur…Rhodope est là qui vous demande.
Nous n'avons sans votre ordre osé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer :
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Qu'elle entre.Elle a pour nous une haine mortelle.

RHODOPE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RHODOPE.

Ma Mere attend votre ordre, & je l'attens comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous :
Il est tard.

ESOPE.

Il est tard.Ce plaisir m'auroit été bien doux ;
Mais qu'à la Cour, Rhodope, on est près du naufrage !
Trasibule & Tirrene à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler de leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RHODOPE.

Si je veux me venger, je le puis.Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, & nous loin de la nôtre ;
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.

Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course,
Et pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir, décidez, ordonnez.

CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RHODOPE,
TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

Hé bien ! Esope, à quoi les as-tu condamnez ?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé ?
Parle.

ESOPE.

Parle.Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.

Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense
Sous le nom de Justice useroit de vengeance ;
Et que de ma rigueur bien-loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRESUS.

Te désavouer ! moi ? qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi-même ?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse.
Un outrage est sensible, & la vengeance est douce.

CRESUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ESOPE.

Me la permettez-vous ?

CRESUS.

Me la permettez-vous ? Oui, je te la permets.
Venge-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ESOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussai-je être trahi,
A tâcher de m'aimer autant qu'ils m'ont haï.

A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie :
Un Ministre honnête homme & qui fait son devoir
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir :
Quoiqu'avant le Soleil tous les jours il se leve,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix ni tréve ;
Et durant la nuit même attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, Seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur,

Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRESUS.

Non, je prétens au moins que leurs biens t'appartiennent.

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent ?
Être de qualité sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable.
La vengeance facile est honteuse & blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me venger & de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,

Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah ! C'en est trop. Seigneur, quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.

De la bonté d'Esope étonnés & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur, de son bien avides l'un & l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ESOPE.

Non ! Laissez-moi, Seigneur, acquerir deux amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire :
C'est une récompense un peu forte pour moi ;
Mais un Roy doit toujours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs allarmes,
Leur crime n'est-il pas expié ?

CRESUS.

Leur crime n'est-il pas expié ? Tu me charmes.
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.

Trasibule, Tirrene, Esope vous pardonne :
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.

Quel sujet fut jamais plus utile à son Roy ?...
à Arsinoé.
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zéle me donne
De vous sacrifier Argie & sa Couronne :
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens,
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

ARSINOE.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice !
D'Esope à qui je dois cet important service,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRESUS.

Hé ! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point ?
Je ne sçai qu'un plaisir que je lui puisse faire.
Comme à toute ma Cour, Rhodope a sçû lui plaire,
Et je veux que demain au même autel que nous...

ESOPE.

Nous avons, elle & moi, trop de respect pour vous :
Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace,

Pour oser accepter une pareille grace.
Ce seroit un orgueil inexcusable à moi
De joindre mon Hymen à celui de mon Roy.
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rhodope...

ATIS, CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RHODOPE,
TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le peuple ému demande à voir Esope.
On répand dans Sardis des bruits confus & sourds
Que pour sa récompense on attente à ses jours.

CRESUS.

Ace peuple agité viens te faire paroître ;
Du jour de ton Hymen je te laisse le maître.
Mais pour moi c'est un terme assez long que demain.

ESOPE.

Unissez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puissiez-vous, tout un Siécle oubliés par les Parques,
De la faveur des Dieux sans cesse avoir des marques !
Et puissent vos enfans, aimés & crains de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands Rois que Vous.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89sope_%C3%A0_la_cour. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.